

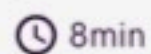


Récit •

AVEC « OÙ SONT NOS THUNES ? », L'ASSOCIATION MISSIVES EXPOSE LES INÉGALITÉS ÉCONOMIQUES SUBIES PAR LES FEMMES

Inégalités salariales, dépendance économique, charge domestique, précarité après une séparation... Concoctée par l'association féministe Missives, l'exposition « Où sont nos thunes ? » fait les comptes des inégalités économiques subies par les femmes. Un parcours original au Centre Tignous d'art contemporain de Montreuil où l'art dialogue avec l'histoire et les témoignages.

FÉMINISME



8min

Publié le 17 septembre 2026

• EN CONTINU

- 10h54 « Cuba bouscule les valeurs égoïstes du capitalisme » : rencontre avec Aleida Guevara,...
- 08h30 Menaces, insultes, agressions : comment la violence raciste de l'extrême droite contre les militants de...

Dans la pénombre, dans une ambiance sonore faite de sons hachés, distordus ou lancinants, le visiteur est accueilli par des méduses phosphorescentes encagées de tulle, suspendues au plafond. Les mobiles sont bombardés de projections lumineuses : textes et chiffres documentant les **conséquences du patriarcat** apparaissent sur le voile, au gré des variations sonores. Par exemple : « Chili, 2015. Âge : 12 ans et plus. Temps journalier moyen consacré par les femmes aux corvées domestiques et au soin par rapport aux hommes : + 176 minutes ».

Intitulée *Murs invisibles*, cette installation saisissante, visible jusqu'au 24 octobre au Centre Tignous d'art contemporain (CAC), à Montreuil, est l'œuvre d'Alice Guerlot-Kourouklis, Jimena Royo-Letelier et Aneymone Wilhelm, les cofondatrices du collectif lakeri. Celui-ci, fondé en 2017 et qui s'est donné pour but de « traduire des données sociologiques et des statistiques sur **les inégalités femmes-hommes** à travers des œuvres sonores et visuelles », a naturellement trouvé sa place dans l'exposition « Où sont nos thunes ? » concoctée par Marie Rondou et Lucie Giovanetti, de l'association Missives, avec Aurélie Thuez, la directrice du CAC.



«OÙ SONT NOS THUNES?» AU CENTRE TIGNOUS À MONTREUIL : BITCH BETTER HAVE MY MONEY

Rappel : ce n'est que depuis 1965 que les femmes peuvent ouvrir un compte bancaire et travailler sans l'autorisation de leur mari. Croisant archives militantes et œuvres originales, l'exposition *Où sont nos thunes ?* replace l'argent au cœur de la question féministe.

Texte : Alexandre Perrot
Photo : la 16/09/2020

Cheveux courts et lunettes rondes, une spectatrice regarde attentivement une planche de BD accrochée au mur dépeignant une manifestation menée par des femmes en 1975. À l'image, toutes portent des robes rouges et des écharpes d'élus détournées avec des messages politiques. Sur l'une on lit « vive la CGT », arborée par une jeune femme aux cheveux courts et aux lunettes rondes. « Ah non, je n'aurais jamais enfilé cette écharpe, il faudra changer, corrige-t-elle. À l'époque, il n'y avait qu'un mot d'ordre : "seule la lutte paie". » La jeune femme à l'image et la visiteuse de l'expo au Centre Tignous, c'est Éveline Vander Heym, qui avait guidé la grève des femmes de l'usine Grandin de Montreuil. Celle qui retrace le combat de ces salariées se prénomme Hélène Aldeguer, et elle a fait de l'histoire des luttes le fil directeur de ses différents projets d'illustratrice. Invitée à raconter son expérience de gréviste, Éveline prend la parole entourée d'œuvres contemporaines, de banderoles, de BD militantes et d'archives, dans une des salles de l'expo collective *Où sont nos thunes ?* que propose le centre d'art montreuillois. Ici, on multiplie les supports pour raconter comment les femmes étaient – et sont encore souvent – tenues à l'écart de l'argent et reléguées à la précarité.

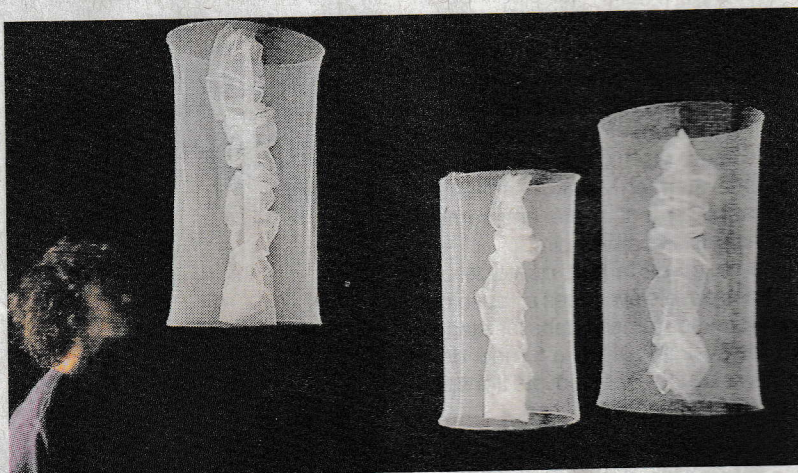
Plus loin sur le parcours de l'exposition, une liasse de papiers repose sur un pupitre. Tamponnée dessus, l'allégorie de la justice laisse peu de doute quant à la nature officielle des documents. Il s'agit d'extraits du Code civil de 1804 où figure notamment l'article 217, celui qui interdisait à une femme « d'acquiescer sans le concours de son mari ». Une pile qu'on a envie de renverser et de déchirer, de peur que ces idées ne reviennent au goût du jour. C'est justement ce que le spectateur est invité à faire pour se mettre dans l'ambiance politico-ludique de *Où sont nos thunes ?* : faire des boules et les lancer dans le panier de basket en céramique fabriqué par le plasticien Victor Cord'homme.

Loins de se cantonner à des œuvres, l'exposition attrape la question économique sous le prisme féministe en laissant la parole à des femmes qui racontent leur quotidien. Dans un casque audio, on reçoit les conseils pratico-pratiques de femmes d'origine ivoirienne qui organisent des « tontines », une méthode d'épargne rotative en micro-communauté, dans un enregistrement réalisé par l'équipe de l'association de littérature féministe Les Missives. À l'opposé de cette économie de l'entraide, une affiche cinglante de la BNP Paribas suggère une autre manière de gérer son argent sur le mur d'en face. La publicité ironise sur la précarité des femmes pour s'attirer des clientes : « Vous êtes, Madame, un grand financier : il vous faut prévoir vos achats, équilibrer votre budget et de "souvent peu" faire "toujours beaucoup". » Un problème, une solution.



Elles font des inégalités de l'art numérique

Le collectif lakeri, composé de trois, propose une œuvre aussi poétique que politique, dans laquelle s'immerger à Stereolux.



Aneymone Wilhem observant une méduse.

PHOTO : OUEST-FRANCE

C'est une expérience sensorielle qui vous fait perdre vos repères pour mieux retrouver vos esprits, le temps d'une visite à la plateforme Intermedia, à l'étage de Stereolux.

En entrant dans la vaste pièce plongée dans le noir, on tombe nez à nez avec des mobiles, sortes d'abat-jour en toile de tulle, qui montent et descendent, sur lesquels des textes cliquent et dans lesquels des formes vaporeuses évoquant des méduses semblent évoluer. Le tout au son lancinant d'une musique douce et distordue, composée par Alice Guerlot-Kourouklis, une des trois drôles de dames du collectif lakeri.

Ces sculptures mouvantes et émouvantes sont signées Jimena Royo-Letelier, par ailleurs docteure en physique mathématique, tandis que l'on doit la scénographie à Aneymone Wilhem. Le trio s'attache à traduire les données concernant les inégalités entre hommes et femmes, collectées à des sources diverses et publiques, de l'Onu à l'Insee, en un objet visuel et sonore... Elles espèrent, grâce à ce travail de défrichage et de déchiffrement, rendre visible des faits qui sont, trop souvent à leur goût,

occultés.

Ainsi, apprend-on qu'au Chili, le temps journalier consacré aux corvées domestiques est plus élevé chez la gent féminine que chez l'autre, que 20 % des maires d'Île de France en 2014 étaient des femmes, ou encore que 39 % des rédacteurs en chef français sont des rédactrices en chef...

L'idée de la méduse est une référence à la figure mythologique qui pétrifie ceux qui la regardent : ici, « **les données ne sont pas seulement dressées en constat, mais se veulent une dénonciation d'un système, peut-être arbitraire, mais patriarcal, à contrer** », selon Jimena Royo-Letelier.

L'exposition, déjà montrée au Canada et en Colombie, est baptisée *Murs invisibles*, et sous-titrée *Les murs visibles du patriarcat*. C'est fascinant et vertigineux, aussi barré qu'intelligent.

Jusqu'au 3 avril, du mardi au dimanche, de 14 h à 18 h 30, à Stereolux, 4, boulevard Léon-Bureau, à Nantes, gratuit.

Investigadora radicada en Francia presenta instalación artística en Temuco

ARTE. La invitación gratuita es para este martes 12 de marzo a las 19.30 horas en Casa Raíz, espacio cultural de la capital regional.

Hasta el centro cultural independiente Casa Raíz (General Mackenna 888) de Temuco, llegará un extracto de la instalación sonora y visual “Muros Invisibles”, creada por Jimena Royo-Letelier doctora en Física Matemática, música y científica en computación chilena; diseñada en conjunto con Alice Guerlot-Kourouklis y Aneymone Wilhelm. El novedoso trabajo artístico llega a la capital regional, de forma gratuita, este martes 12 de marzo (19.30 horas) en formato de pre-estreno, ya que para fines de año se estará presentando en forma completa en la Abadía de Maubuisson, un espacio de arte contemporáneo en París, Francia.



LA OBRA SE PRESENTARÁ A FINES DE AÑO EN PARÍS.

MUROS INVISIBLES

Royo-Letelier, radicada hace 13 años en Francia, divide su tiempo entre la investigación en música computacional y proyectos artísticos que integran el sonido, las matemáticas, la robótica y la visualiza-

ción de datos. “La obra hace alusión al llamado techo de vidrio, sobre los impedimentos que tienen las mujeres -en este caso son las mujeres aunque también podrían ser otro grupos sociales- y que no son visibles para acceder a puestos de

poder o cargos de responsabilidad. La idea es mostrar esos muros invisibles a partir de datos extraídos de la ONU, Unesco u otras entidades, que caractericen desigualdades entre hombres y mujeres, como diferencias de salarios en mismo cargos o el tiempo que cada uno ocupa en las labores domésticas, entre otros temas”, explicó la artista.

“A partir de esos datos modificamos una música, que ya existe, con una distorsión sonora, donde a más desigualdad mayor es la distorsión. La idea es generar una reflexión y cuestionamiento en los asistentes. Esto es una visión distinta de lo que vivimos todos los días”, finalizó Royo-Letelier.

NOVO



focus

Par Emmanuel Dosda

Data face !

Les inégalités en chiffres et en lettres, noir sur blanc, pour prendre en pleine tronche la faible représentation des femmes dans la sphère artistique et politique ou les violences qu'elles subissent. L'installation numérique-sonore *Murs Invisibles* du Collectif *Iakeri*, du 5 au 19 mai à la brasserie culturelle dijonnaise Un Singe en Hiver, nous place face à l'évidence. Au mur.

unsingeenhiver.com

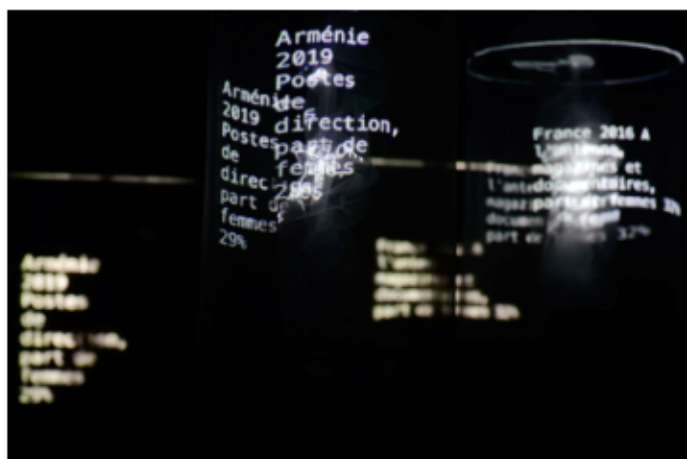




MURS INVISIBLES : LES INÉGALITÉS FEMMES-HOMMES ÉCLAIRÉES PAR LE SON

MARINE ROUCOU ✕ 10/05/2022

Sparse a rencontré le collectif Iakeri au Singe en Hiver pour le vernissage de leur exposition « Murs Invisibles ». Le Singe en Hiver, c'est ce bar qui brasse sa propre bière et dispose d'une salle d'expo/concert. Vous le trouverez pas loin de la flambant neuve Cité de la Gastro. Cette œuvre féministe, numérique et sensorielle est présente jusqu'au 19 mai et s'adresse à toutes et tous. Au menu : mise en lumière des inégalités, des sous-représentation et des violences sur fond de musique discordante. Une œuvre inédite née d'une observation banale de la vie des femmes.



Soir de vernissage, le Singe en Hiver est encore désert. À l'étage, deux artistes installent une exposition qui met à l'honneur non pas les femmes mais l'injustice qui les frappe. Il s'agit du collectif Iakeri, composé de trois femmes qui unissent leurs talents. Leur première œuvre s'appelle « **Murs Invisibles** » et vous pouvez venir l'expérimenter jusqu'au 19 mai prochain gratuitement à l'étage. Si je dis « expérimenter », c'est parce qu'il s'agit d'une œuvre numérique pleine de vie. Composé d'une dizaine de mobiles évoquant des méduses (en référence à Médusa, figure mythologique de femme pétrifiant ceux qui croisent son regard), le dispositif vous plonge dans une immense base de données chiffrées reflétant la condition des femmes dans le monde. Pas besoin d'être fort en maths pour voir que les chiffres passent d'un extrême à l'autre. En France, seulement 17% des propriétaires sont des femmes, tandis que 95% des aides soignantes sont des femmes et que 90% des victimes de viol dans le couple sont... des femmes. Alors oui, les chiffres vont vous faire réagir. « *Les gens ne mesurent pas l'ampleur des inégalités, ils sont encore surpris des chiffres* » confie Alice Guerlot-Kourouklis, la musicienne du groupe. Mais ce qui vous frappera avant même d'entrer dans la pièce, c'est la musique. Les sons sont tellement dérangeants qu'on voudrait appeler ça du bruit. C'était ça l'ambition première du collectif : mettre en avant ce fait social par le canal du son. Et vu les constats, c'est évidemment désagréable à entendre. « *Traiter de ce thème par le son était un vrai défi technique* » ajoute Alice.



Collectif
IAKERI

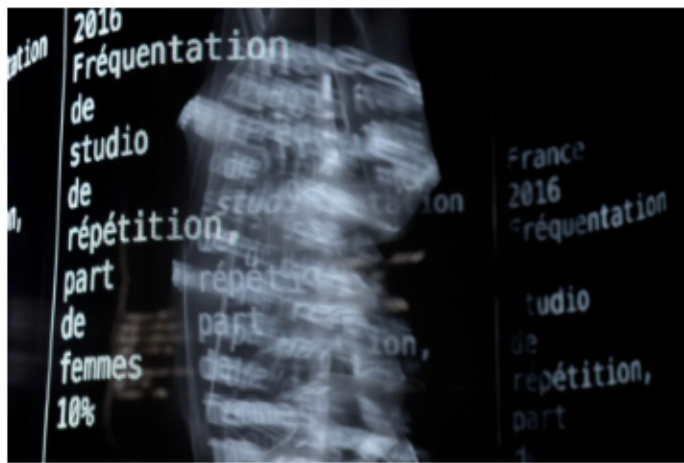
En haut, de gauche à droite : Aneymone Wilhelm et Jimena Royo-Letelier ; en bas à gauche : Alice Guerlot-Kourouklis

Comptez une vingtaine de minutes pour pouvoir explorer les trois tableaux qui composent l'œuvre. Trois temps qui permettent d'aborder la question sous trois angles différents et avec des ambiances sonores distinctes. Le premier tableau s'appelle « écarts » et met en avant les écarts de salaires, les temps de travail domestique supplémentaires, l'accès à la propriété ou encore à un compte bancaire personnel... Le son appuie le propos en se déformant selon les chiffres. Vous apprendrez par exemple qu'au Chili, les femmes passent en moyenne trois heures de plus que les hommes à réaliser des corvées domestiques. Chaque jour. Le second tableau s'appelle « disparition » et démontre la sous-représentation des femmes dans les postes de pouvoirs ou dans le milieu de l'art et leur surreprésentation dans les métiers du soin et du social. Là, c'est le volume du son qui est altéré par la valeur des chiffres. On y apprend par exemple que seulement 11% des postes en machinerie dans le secteur du spectacle vivant sont occupés par des femmes. Enfin, le tableau « violences » se caractérise par ses faibles variations. Le son est désagréable et ne se modifie que très légèrement. Malheureusement, les chiffres ne mentent pas, n'arrondissent pas les angles. La violence est genrée, et elle est clairement destinée aux femmes.

Le collectif lakeri, c'est avant tout trois grands esprits qui se rencontrent. Une plasticienne, une compositrice et une ingénieure, c'est au moins ce qu'il fallait pour faire naître le dispositif. Jimena Royo-Letelier est responsable de la partie informatique. « *Je suis chilienne, je vis en France depuis 17 ans. Je suis docteure en mathématiques et ingénieure. Je suis passée par l'IRCAM (Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique nldr) et c'est ce qui m'a menée à la musique.* » Il y a ensuite Alice Guerlot-Kourouklis, la musicienne compositrice. « *C'est moi qui ai composé la musique, et Jimena a élaboré le module informatique musical qui permet de traduire les chiffres en distorsions* » explique-t-elle. Elle a aussi fait des études de sociologie. « *C'est drôle parce qu'à l'époque je n'aimais pas trop les statistiques, je travaillais sur les études qualitatives* ». Et enfin il y a l'absente, Aneymone Wilhelm, la plasticienne. « *Elle a été accessoiriste à la Comédie Française, elle sait à peu près tout faire de ses mains* » affirment ses collègues. C'est elle qui a construit les méduses et conçu le système d'accroche qui permet à l'œuvre de prendre vie. Une belle équipe de trois artistes talentueuses qui font sûrement partie des petits pourcentages de femmes dans leurs domaines respectifs.

« Il y a un véritable enjeu politique à produire des statistiques. »

Avant de mettre leurs talents créatifs en marche, un important travail de collecte des données a été réalisé. « *On a commencé à chercher en 2017. Certains chiffres n'intéressaient pas il y a quelques années et n'étaient donc pas produits* » raconte Jimena. Sur les années de collectes, elles ont observé une évolution. « *À l'époque, il y a certains chiffres qu'on devait calculer nous-mêmes et qui sont maintenant déjà calculés. Il y a un véritable enjeu politique à produire des statistiques* » ajoute Alice. En effet, les statistiques que l'on choisit de financer disent beaucoup sur ce qui préoccupe notre société ou pas. Alice me donne l'exemple du monde de la culture : « *En produisant les chiffres, ils se sont retrouvés acculés. Depuis ils se soucient beaucoup plus de la parité* ». Au terme de leurs recherches, le collectif a enregistré plusieurs milliers d'informations. Les données utilisées sont toutes disponibles en ligne, ce qui peut amener à se demander l'intérêt d'une telle œuvre alors que tant d'informations sont trouvable sur internet. Jimena propose une réponse. « *Sur internet, tu défiles et tu oublies. Nous, on a créé un espace qui permet de vivre un moment marquant. La mise en forme est très importante et permet de recevoir l'information de manière particulière* ». « *Et puis c'est l'exhaustivité des données qui est impressionnante, le fait qu'elles coexistent met en évidence les choses* » ajoute Alice. Et justement, pour que les données soient encore plus percutantes, le collectif prend soin de glisser des données locales partout où il expose. D'ailleurs, elles témoignent aussi de leur volonté de diffuser cette œuvre dans d'autres structures à l'avenir, comme des lycées ou des universités par exemple.



Enfin, Murs Invisibles pose aussi la question de l'esthétique dans le traitement de ce type de thématiques. Malgré le travail de mise en forme fourni, Alice qualifie l'œuvre d'assez brute. Et finalement, c'est vrai qu'il n'y a pas à chercher plus loin que ce qu'on voit et entend dans cette salle. On se fait d'ailleurs la remarque avec Alice : *« quand on parle des soignants, on devrait même dire « les soignantes » car elles sont en majorité »*. De même, le tableau des violences est facile à comprendre : *« les femmes sont très peu autrices de violences mais souvent victimes, même pour les violences légitimes, c'est-à-dire dans les forces de l'ordre »*. Ainsi, il a été très important pour elles de ne pas tomber dans une surenchère esthétisante pour que les données ne perdent pas de leur sens. Au final, l'installation est assez « simple », mais néanmoins très réfléchie. *« On a joué sur l'attraction-répulsion avec ces méduses très légères et attrayantes et à l'inverse ces sons très désagréables »* explique Alice.

Murs Invisibles, c'est une expo pour laquelle vous devriez prendre un petit moment d'ici le 19 mai. Un petit rappel que non, l'égalité femmes-hommes n'est pas encore là, et qu'en France on n'est pas exemplaires. Histoire de redonner un peu d'élan au féminisme.

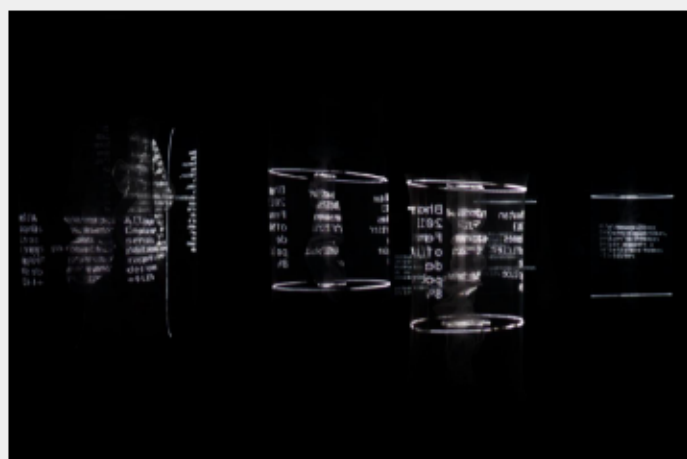
Texte : Marine Roucou /// Photos : Collectif IAKERI et Catherine Brossais

TRADUIRE LES PHÉNOMÈNES DE DOMINATION ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES AVEC LE COLLECTIF IAKERI (INTERVIEW)

ARTS NUMÉRIQUES • PUBLIÉ LE 23/02/2022

Imaginée et conçue par le collectif IAKERI, l'exposition *MURS*

INVISIBLES sera présentée à Stereolux du 12 mars au 3 avril 2022. Cette installation évoque les inégalités et les rapports de domination entre les femmes et les hommes à partir de statistiques de genre projetées. Présentation de cette œuvre engagée par deux artistes du collectif, Alice Guerlot-Kourouklis (compositrice) et Aneymone Wilhelm (scénographe).



© Conseil Départemental du Val d'Oise - photo - Catherine Brossais

AVEC MURS INVISIBLES, VOUS ABORDEZ UN SUJET IMPORTANT, CELUI DES INÉGALITÉS ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES. COMMENT L'ÉVOQUER ARTISTIQUEMENT ?

ALICE : Notre premier défi était d'adopter une forme pertinente pour traduire ces inégalités et faits sociaux par le son. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'utiliser les écarts statistiques entre les femmes et les hommes. Cela permet de sculpter le son et la matière avec les données. Ces chiffres parlent d'une réalité en traduisant les phénomènes de domination entre les femmes et les hommes.

ANEYMONNE : On voulait, à travers le travail plastique, donner une autre dimension au sujet. Organique et presque charnelle. Les mobiles conçus présentent un double aspect. La surface extérieure lisse sur laquelle les données projetées sont très lisibles, et l'intérieur plus organique qui suggère que derrière ces chiffres, des vies sont impactées. Leur forme évoquant des méduses est un clin d'œil à la figure mythologique de Méduse, qui pétrifie la personne qui croise son regard. Saisir le regard pour saisir le propos.

CES INÉGALITÉS SONT EXPLORÉES SOUS LA FORME DE TABLEAUX : "DISPARITION", "ÉCARTS", "VIOLENCE". POUVEZ-VOUS EN DIRE PLUS ?

ALICE : L'installation se structure en trois tableaux pour une durée totale de 20 minutes. Dans le tableau "Disparition" on évoque les phénomènes d'invisibilisation - c'est-à-dire comment les femmes sont occultées de l'histoire mais aussi dans la production de l'imaginaire actuel - et de la représentation au sein des instances culturelles et de pouvoir. Avec le tableau "Écarts", la focale est mise sur les inégalités économiques et sociales, et de leurs conséquences. Parmi elles, les retraites entre femmes et hommes qui peuvent varier de 50% selon les tranches d'âge. Pour le tableau "Violence", on parle des violences de genre, physiques, sexuelles, psychologiques, dans la sphère familiale, professionnelle ou celle des études.

UNE COMPOSITION SONORE RÉALISÉE PAR VOS SOINS ACCOMPAGNE CES TABLEAUX...

ALICE : Toutes les statistiques projetées sont appuyées par un travail sonore. Cependant nous ne souhaitons pas associer un son à une donnée précise au risque de tomber dans un écueil esthétique qui nous aurait éloigné du sujet. On a préféré imaginer une détérioration générale du son, dans un style noise. Pour le tableau "Disparition" le son se dissipe et est dépouillé de sa substance. Pour "Écarts" le son est détérioré, abîmé. Pour "Violence" le son part d'une basse profonde puis tend progressivement vers les aiguës.

D'OÙ PROVIENNENT LES STATISTIQUES QUE VOUS UTILISEZ ?

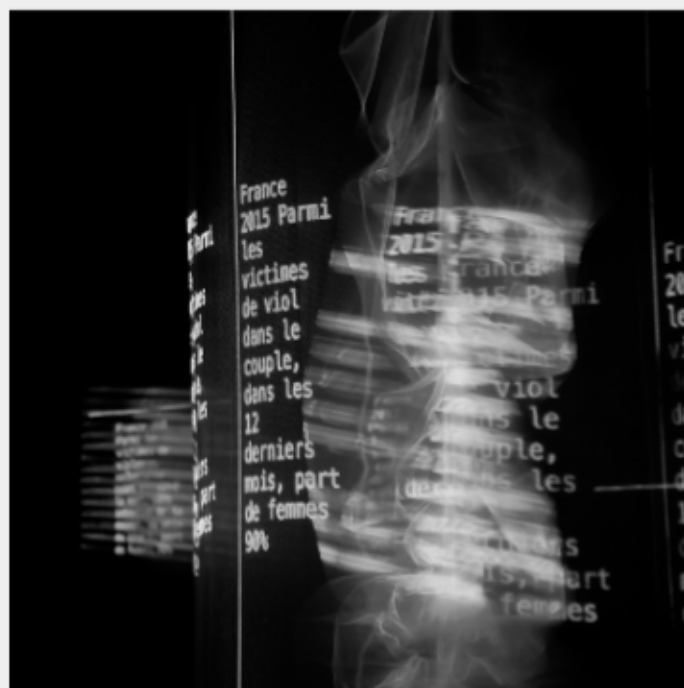
ALICE : Nos données proviennent d'enquêtes publiques et accessibles en ligne. Aujourd'hui il y a davantage de chiffres qu'il y a 5 ans. Par exemple, les Ministères publient maintenant des statistiques des secteurs d'activités sous leur tutelle. L'INSEE, l'ONU ou l'OCDE fournissent également beaucoup de données. À une échelle plus locale, les collectivités (Région, Département, Ville) et les acteur-trices de terrain publient également des rapports précieux.

« Ces chiffres parlent d'une réalité en traduisant les phénomènes de domination entre les femmes et les hommes. »

Certaines statistiques, notamment en ce qui concerne les violences, sont parfois plus difficiles à récupérer. Déjà parce que les études sont relativement récentes. Auparavant il y avait un manque d'intérêt des pouvoirs publics sur ces sujets. Ensuite parce qu'il faut une méthodologie poussée et adaptée pour obtenir des chiffres fidèles à la situation. Ce n'est pas un simple sondage, il y a des phénomènes d'autocensure de la part des femmes, par exemple au sujet du viol. Nous nous sommes donc appuyées sur l'enquête VIRAGE (Ined) de 2015 et 2020. Jimena Royo-Letelier, la troisième membre du collectif IAKERI, tient des tableaux extrêmement précis sur les sources des données et sur les méthodologies de ces études.

QUELLES ONT ÉTÉ LES RÉACTIONS DES VISITEUR·EUSES ?

ANEYMONE : Il y a plusieurs attitudes. Celles et ceux qui passent du temps dans cette installation en ressortent ébranlé-es. Il y a certaines personnes en réaction, voire en opposition à l'œuvre. Par exemple, un homme nous a déjà dit que notre œuvre n'était pas assez poétique. Une remarque surréaliste par rapport au sujet abordé... La réaction des adolescent-es est aussi très intéressante car ils-elles sont souvent outré-es par ces chiffres. Cela montre d'ailleurs que les nouvelles générations avancent grâce aux efforts de sensibilisation.



© Conseil Départemental du Val d'Oise - photo - Catherine Brossais

Au bout du compte, qu'on soit encore peu au fait des inégalités entre les femmes et les hommes et des phénomènes de domination ou qu'on soit déjà sensibilisé-es à ces sujets, *MURS INVISIBLES* a le mérite de ne laisser personne indifférent. Signe incontestable que le collectif IAKERI réussit là un pari artistique à la hauteur des enjeux qu'il aborde.

Propos recueillis par Adrien Cornelissen



Visualizaciones de datos que muestran los muros invisibles de la desigualdad de género

© April 21, 2021



Probeta Mag ha dialogado con el **Colectivo** artístico **IAKERI** que ha presentado *Murs Invisibles* (2019) en la abadía francesa de Maubuisson durante la exposición *Pro Liturgia*. Una instalación que contrasta nuestra percepción del entorno y la forma en cómo las relaciones humanas y laborales se supeditan a las nociones de **rol de género**; cómo estas nociones pueden llegar a mantenerse por una superestructura que proporciona estabilidad a las desigualdades en acceso de oportunidades y progreso entre hombres y mujeres desde los gobiernos y sus políticas, o incluso en los medios de comunicación.

Elementos como el sonido, el espacio y el cuerpo son materializados por medio de la luz. Un flujo de información que se condensa y viaja sobre y a través de los móviles que se emplazan en la obra, confrontan al espectador con una mítica realidad que sigue inmovilizando la vida de millones de mujeres en el planeta. Este colectivo interdisciplinar, formado en 2018, está compuesto por **Alice Guerlot-Kourouklis** (música, compositora y creadora sonora francesa), **Jimena Royo-Letelier** (matemática, informática y música chilena) y **Aneymone Wilhelm** (atrezzista francesa).

Los roles que desempeñamos como individuos en contextos geográficos, políticos y económicos tienen estrecha relación con el género y los **modelos de comportamiento** tradicional. Las personas cumplimos una función social específica y limitada por nuestra sexualidad, lo que ha originado una **brecha social**, económica y política entre hombres y mujeres y que se amplifica cuanto más detalle prestamos al papel que cumplimos como individuos en la construcción, mantenimiento y desarrollo de la sociedad.

Pregunta. Nos resulta muy interesante que cada una de vosotras trabajáis en campos profesionales tan distintos. ¿Cómo nace el colectivo?



Respuesta. Jimena Royo-Letelier: Lo primero que hicimos con Alice fue sobre sonificación de datos de desigualdad de género, pero esto era solo sonido y no tenía una transformación física. Teníamos muchas elecciones formales en cómo queríamos trabajar los datos, pero queríamos tener una traducción plástica de lo que estábamos haciendo y empezamos algunas pruebas y ensayos, pero en un punto sentimos la necesidad de llamar a alguien cuya experiencia e idoneidad encajara, así que conocimos a Aneymone y empezamos a trabajar con ella.

P. ¿Cómo ha sido el proceso de integrar las áreas en las que cada una trabaja al colectivo y cómo fue la materialización de la obra *Murs Invisibles* (*Muros Invisibles*)?

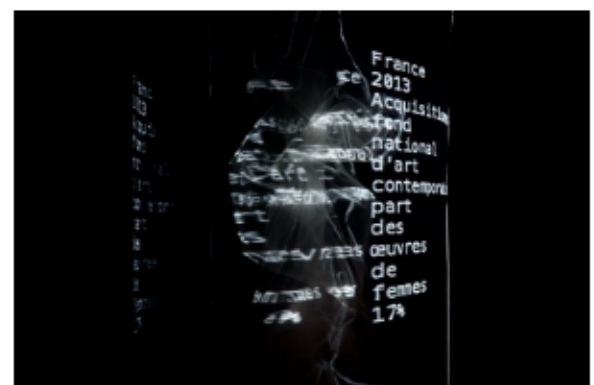
R. Royo-Letelier: Cada una aportó desde sus conocimientos previos, yo en informática, Alice en música y Aneymone en todo lo relacionado a artes plásticas y escenografía. El trabajo siempre ha sido muy colectivo en el sentido en que todas las decisiones las tomamos las tres; cada una hace una parte y después lo mezclamos. Cada una propone, por ejemplo, de qué manera vamos a trabajar informáticamente un dato en particular para que se llegue a un resultado sonoro, de tal manera que yo hacía la parte de escribir el programa y después Alice componía con él, pero esas decisiones lógicas de qué va a pasar al final las tomamos en grupo. En ese sentido todas fuimos aprendiendo sobre el camino.



"Murs invisibles" no pretende metaforizar sobre la desigualdad de género sino mostrarlo en bruto, que el público se detenga y se empape de la globalidad de la obra.

P. ¿Cómo *Murs Invisibles* aborda la desigualdad de género con una narrativa desde la tecnología?

R. Alice Guerlot-Kourouklis: Yo prefiero la expresión *sistema de dominación a desigualdad de género*. En *Murs Invisibles* podemos ver que es un sistema y no un hecho aislado. En el fondo, la obra deja ver y constatar que la desigualdad de género no es un hecho aislado que se atañe a un país en particular, ni a un tipo de persona, estrato social o a una profesión sino que es algo que atraviesa las artes visuales, las ciencias humanas, la tecnología y en el fondo cualquier campo del conocimiento, de experiencia y de relación entre los seres humanos que vivimos en este planeta. Eso nosotras lo entendemos como la consecuencia de un sistema hegemónico de lo masculino en la sociedad.



Lo que muestra la instalación es que esas desigualdades se encuentran en todas partes y es un sistema organizado ya que nosotras mostramos datos de ciudades y continentes distintos, datos sobre la cultura, la educación, proporcionalidad de mujeres en diferentes profesiones, deportes o el uso del tiempo entre hombres y mujeres y siempre encuentras que hay unas desigualdades enormes que son de un 99% en desfavor de las mujeres. Hemos trabajado con bastantes datos sobre la producción cultural y te encuentras con que la misma ha tenido una participación, acción y visión exclusivamente de los hombres hacia sociedad. Esto le pide al público hacer un esfuerzo y sacar sus propias conclusiones.

P. ¿Cómo ha sido el trabajo de analizar, comprender e interpretar esta información?

R. Royo-Letelier: Es difícil de ver este tipo de realidades y leer este tipo de investigaciones sobre todo las relacionadas con violencia de género. Siempre trabajamos con desigualdad por lo cual tenemos que ver los mismos datos para mujer y hombre o tener una desigualdad calculada, y eso implica que debemos entender los datos que estamos usando, sino estaríamos presentando cualquier cosa y por experiencia profesional en investigación cada dato debe entenderse. Fue un trabajo minucioso y largo para comprender de dónde emergían los datos de cada investigación. Alice leyó sobre todo el trabajo de violencia y para ella fue

bastante difícil ya que habla sobre situaciones que manifiestan una difícil realidad para la mujer, igualmente tenemos otro tipo de investigaciones que son mucho más “fáciles” de leer, pero presentan otro tipo de realidades que desfavorecen igualmente de la mujer, y aunque te sorprendes de la amplitud o magnitud de estadísticas no te sorprendes de ningún dato en particular ya que lo vez en todos los países. Aunque estos datos son de acceso público, pareciera que se pierden dentro de internet para terminar como datos aislados.

P. ¿Por qué sucede esto y cuál es el papel de la tecnología en ello?

R. Royo-Letelier: La tecnología ayuda porque hoy en día podemos acceder a bases de datos que están en internet, pero el hecho de que estas estadísticas no se visibilicen es una acción política de las personas que tienen responsabilidades en ello. Cualquier periodista puede consultar las mismas bases de datos y hacer una investigación en torno a esto, y no se publica a menudo porque son temas molestos que exponen un sistema de dominación y justicia, motivo por el cual no se tratan dichas problemáticas pues en el fondo no se quiere luchar contra ello.

P. ¿Cómo es adaptar contextos sociales interpretados a través de números y estadísticas a una obra plástica, electrónica y sonora?

R. Guerlot-Kourouklis: Nosotras decidimos componer una música para esculpir una obra de mucha densidad y materia. Cuando uno trabaja con datos y quiere una traducción en imagen o sonido es difícil que esa traducción tenga un sentido, es decir, tú puedes tomar datos de la bolsa de EE.UU. o datos del movimiento del viento y quizás hacer sonido con esto, pero es muy complejo que ese sonido pueda decirle al espectador de donde venían los datos ya que puede partir de elementos aleatorios, y eso era algo que no queríamos. Hay tres cuadros en la obra, y lo que hicimos para que tuvieran sentido fue trabajar en función de la proporción de desigualdad sumando o restando densidad sonora y partiendo de un sonido existente en mezcla con distorsiones y efectos.

P. ¿Y en qué momento se integran el trabajo de Aneymone con los móviles dónde se proyecta la información analizada?

R. Guerlot-Kourouklis: En la traducción plástica de la obra queríamos dar la impresión de un organismo vivo. La gente piensa y ve las estadísticas como algo frío y que sale nada más de una máquina, pero detrás de esto hay cuerpos, hay vida, hay historias y eso es algo en lo que trabajamos mucho; el contraste entre la frialdad de los datos y los terribles contextos que exponen

datos y los terribles contextos que exponen en conjunción con la belleza orgánica y armónica de los móviles. Por un lado, el sonido es fuerte y en un punto desagradable, no es que te sangren las orejas (*risas*), por otro lado, hay una faceta súper hipnótica con los móviles que se mueven lentamente y cada uno a su ritmo. La obra plástica viene para poner a las personas frente a esa contradicción de querer ver o no estos datos porque son difíciles de asimilar, y es un esfuerzo que hace el espectador.

Proyectamos sobre tul, una tela que refleja y es transparente de tal manera que la luz la atraviesa y esto nos permite jugar con la idea de adentro/afuera o atravesar. Esto como metáfora que alude al hecho de que los sistemas de dominación atraviesan el cuerpo feminizado y el cómo estas estadísticas frías y lejanas en el día a día son encarnadas en sus propios cuerpos.

P. ¿De qué manera consideráis que la sociedad y los políticos actuales dialogan con este tipo de estadísticas y datos?

R. Royo-Letelier: Tenemos diferentes experiencias. Una vez presentamos la instalación en un centro de arte que pertenece a un municipio en la ciudad de París, y siempre que presentamos la obra intentamos recoger información del lugar para generar una relación de cercanía con las personas que viven allí. Al tratar de trabajar con la información que teníamos recopilada, nos prohibieron usar los datos de la instalación. Ellos no querían

de desigualdad que ellos tenían especialmente los de salarios entre hombres y mujeres, y eso nos muestra que la obra molesta en cierto sentido: "Oiga, mire que hay datos que muestran que el municipio no es igualitario". De tal manera que cumple un rol político, pero a su vez nos hemos visto en situaciones donde tratan de quitarle el carácter político y feminista, y esto nos sucedió en un centro de arte y dónde se encontraban los responsables administrativos de la región.

Para algunas personas e instituciones la obra molesta, quizás más en Francia que en otros países ya que cuando hablas con datos, la gente no tiene argumentos con qué refutarlos. Con estas experiencias te preguntas a quién van dirigidas las obras de arte, porque en Francia los centros de artes están financiados por el Estado, el Ministerio de la Cultura, por las regiones o ciudades y te cuestionas qué obras son válidas para esos espacios y en función de qué o quienes son expuestas allí.

P. ¿Cuál es el rol de la tecnología y el arte en la comprensión de la sociedad actual?

R. Royo-Letelier: Hace 30 años no hubiera reaccionado todo el mundo con el asesinato de personas negras en EE.UU., pero ahora son grabados y casi al minuto siguiente la gente se entera en muchas partes del mundo. Eso en Francia se conectó con la lucha local anti-racista y se organizaron manifestaciones, así que hay una aceleración en el acceso a la información y esto hace que muchas cosas

se visibilicen fácilmente y de manera general se abren canales de comunicación que no existían antes. La tecnología no hace todo, no sustituye el hecho de que la persona tenga un interés político y social, lo que viene de los movimientos que se han creado, y la tecnología facilita, pero no crea interés o contenidos.

P. Los ordenadores no funcionan si tú no ejecutas un comando, y las máquinas son funcionales en cuanto tú interactúas con ellas.

R. Royo-Letelier: Todo lo que uno puede hacer en un ordenador tiene una intención y fue realizado por una persona que está detrás. Yo trabajé por mucho tiempo en la industria del *streaming musical* y con tecnología de inteligencia artificial y la gente cree que son ordenadores solos inventando cosas y que son inteligentes, y no es así, hay personas que programan esos algoritmos. Algo que mucha gente no sabe es que esos algoritmos funcionan con bases de datos y que esas bases de datos tienen los mismos sesgos que tienen las personas, así que la tecnología facilita, pero también puede conllevar a los mismos sesgos, discriminaciones y problemas que existen en la sociedad. Algo que nos pasa bastante con la obra es que a la gente le cuesta entender que nosotras tomamos esas decisiones, que son nuestras; queremos que suene así, queremos que pase esto, y no solo un ordenador que hace todo y da como resultado algo aleatorio; somos nosotras las que escribimos los algoritmos.